

Nancy Le Lorrain Jean-Marie Dubois est le fondateur de l'Institut Jean Lamour, premier laboratoire public de recherche en science des matériaux en France

L'empreinte Dubois

PEUT-ÊTRE AURA-T-IL UN JOUR UNE RUE OU UNE PLACE À SON NOM. Ce ne serait que justice. N'existe-t-il pas déjà un prix international, d'origine américaine, qui porte son nom ? Un colloque éponyme n'est-il pas programmé à la fin de l'année au Japon ? S'il en est flatté, Jean-Marie Dubois n'en revient quand même pas encore : « Quand on m'a annoncé qu'un prix porterait mon nom, j'ai eu un choc, je me suis dit : ce sont les gens décédés qui donnent leur nom, ils veulent me pousser au suicide », sourit-il aujourd'hui.

C'est que Jean-Marie Dubois, sa discrétion et sa modestie dussent-elles en souffrir, n'est pas n'importe qui. Juste une sommité mondiale dans son domaine. « Nancéien pur jus, qui a passé sa vie à travailler à trois kilomètres de son lieu de naissance », résume-t-il avec la froide sobriété et la distanciation amusée, et un brin cabotine, d'un scientifique dans l'âme. Attaché à ses racines, mais dont le métier lui a permis de parcourir le monde, de compter encore aujourd'hui, après son départ en retraite, des « copains sur tous les continents ».

« À l'origine, je voulais être prof de physique dans le secondaire, mais je n'aurais pas été assez patient »

En retraite ? Façon de parler. Car le fondateur de l'Institut Jean Lamour, fusion de six labos qui donne aujourd'hui le plus grand centre de recherche publique français (550 personnes) dans le domaine des matériaux, coté au plan international, au cœur d'un vrai réseau européen, est toujours de service à 66 ans. Directeur de recherche émérite. Ce qui peut le conduire jusqu'à 75 ans. Il assume le rôle de sage : « Je veille à la cohérence des recherches de nos thésards, je corrige les manuscrits, je surveille les équations ». Et part donner des cours de temps à autre en Slovénie, quand il n'est pas invité à l'autre bout du monde par un ancien chercheur, une université, ou un centre de recherche.

« À l'origine, je voulais être prof de physique dans le secondaire, mais je n'aurais pas été assez patient », assure Jean-Marie Dubois. « Obstiné » et « curieux », il choisira la recherche. L'effet prof a joué : « Les cours de physique de Robert Mainard (N.D.L.R. : qui fut président de Nancy 1), je m'en souviens comme si c'était hier ». Puis ce sera



■ Jean-Marie Dubois, une sommité mondiale dans son domaine.

Photo ER

l'Isin (aujourd'hui l'Esstin, une école d'ingénieurs nancéienne historique), un DEA et la thèse dans le labo où il fera toute sa carrière consacrée aux matériaux. Il entre au CNRS avant d'achever sa thèse d'État. Il passe compléter sa formation à Cambridge, au Cavendish Laboratory, centre de physique à qui l'on doit des découvertes sur les électrons, la structure de l'ADN.

Jean-Marie Dubois devient l'un des plus jeunes directeurs de recherche du CNRS - Il a 35 ans - quand le chercheur américain, Dan Shechtman, découvre la structure des quasi-cristaux, dont l'organisation des atomes ne répond pas aux critères connus des cristallographes, et qui lui vaudra le Prix Nobel quelques années plus tard. « J'avais beaucoup bossé jusque-là. Puis j'ai eu de la chance. Comme le dit Pasteur, " le hasard ne favorise que les esprits préparés », sourit Jean-Marie Dubois qui aura su flairer l'importance de la découverte américaine. L'exploitation des propriétés révolutionne la cristallographie et plonge Jean-Marie Dubois au cœur des matériaux ; les appli-

cations qu'il a créées, et brevetées au fil de sa carrière ont boosté l'innovation dans l'automobile et l'aéronautique, les outils chirurgicaux. Jusqu'au rasoir. Il y a par exemple l'empreinte Dubois dans les quasi-cristaux qui se cachent dans les Philips.

Le spéléologue amateur qui aime voyager dans les entrailles de la terre jusqu'à la quarantaine, consacrera sa vie à explorer le cœur des matériaux. À concevoir des modalités d'assemblage rendant les quasi-cristaux conducteurs ou protecteurs, anti-adhésifs, toujours plus résistants, toujours plus légers. L'enthousiasme intact, le chercheur lâche soudain : « On peut aujourd'hui prédire des matériaux sur ordinateur et les fabriquer à l'échelle nanométrique ». Soit au milliardième de mètre. Et sous ultravide. Mais le sage revient au discours de la méthode : « Il faut savoir identifier les nouveaux problèmes, les renifler, les saucissonner, savoir se recalculer pour évaluer la complexité ». Et donc remettre sans cesse sur le métier. Un chercheur ne s'arrête jamais.

Philippe RIVET